

En visitant les jeunes réfugiés Hongrois

Autor(en): **Bura, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **71 (1962)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-683234>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EN VISITANT LES JEUNES RÉFUGIÉS HONGROIS (I)

Un reportage de G. Bura

...Ni anges, ni démons, tout simplement des adolescents, hier encore des enfants, demain des hommes — comme il s'en trouve sous tous les cieux, dans chaque pays, chez nous comme ailleurs.

Mais « eux », ces adolescents hongrois arrivés en Suisse isolément à la suite de la Révolution hongroise... Il s'est dit tant et tant de choses sur leur compte, qu'il est juste, nous semble-t-il, de faire le point. Certes ils ont des défauts, certes ils sont difficiles, certes ils ont souvent fait parler d'eux. Mais... on oublie, on oublie trop vite...

*

Automne-hiver 1956/1957 — automne-hiver 1961/1962, oui, cela fait cinq ans. Cinq ans déjà. Souvenons-nous... Le monde entier était bouleversé. Le monde entier vibrerait de sympathie pour le malheureux peuple hongrois, pour ces héros de la liberté et nos frontières s'ouvraient toutes grandes à dix mille d'entre eux. Parmi ces réfugiés, se trouvaient plusieurs centaines d'adolescents des deux sexes, arrivés chez nous sans famille. Nés « en ou depuis 1940 » disaient les actes officiels. C'est-à-dire pendant les dures, les terribles années de la Deuxième Guerre mondiale. Enfances bouleversées, adolescences troublées. On arrive à 1956. Ils ont de 12 à 16 ans. C'est à nouveau la terreur, ils partent, ils quittent la maison, ils s'enfuient. Ils ne savent ni pour où ni pour combien de temps. Pour certains, cet exode vers l'ouest c'est aussi la possibilité de fuir un foyer désuni, un père, une mère trop sévères à leur gré. Ils courent vers la porte qui s'ouvre sur la liberté, cette liberté totale, sans condition à laquelle on croit à 15 ans.

Or tous ces enfants de guerre, marqués par des temps de misère, de crainte, d'insécurité sont partis de chez eux à l'heure où, précisément, l'adolescent a si grand besoin de ses parents mais où il regimbe et se rebiffe quand on contrarie sa volonté. Nos fugues enfantines nous menaient à l'orée de la forêt, à un ou deux kilomètres de notre maison, chargés d'un encrier et d'une plume « pour leur écrire », de notre livre préféré, de provisions de bouche pour 12 heures dont l'épuisement nous ramenait au bercail. Eux sont allés jusqu'au bout de l'aventure, jusqu'à la frontière, emportés par le flux des adultes. Arrivés là, il n'était plus question de reculer, il fallait continuer. L'aventure n'était point terminée. Ainsi ils se sont retrouvés en Autriche d'abord, plus tard en Suisse.

Oui, ils sont têtus, obstinés, vifs, emportés, explosifs, instables; ils portent en eux, que voulons-nous, les courants de la puszta, le rythme de la czárdás...; mais comme chacun ils ont les qualités de leurs défauts!

L'avons-nous suffisamment compris? Peut-être pas. A nous, ils nous reprochent — non, ils ne reprochent pas, ils font remarquer —, notre froideur, notre manque de sociabilité, notre attitude si peu communicative.

Il leur a fallu des mois pour apprendre l'une de nos langues. Il leur a fallu s'habituer à notre mode de vie, différent du leur, se faire à notre rythme de travail, à

tant d'autres choses encore qu'on n'assimile pas ainsi d'une heure à l'autre.

De là, les difficultés, les heurts, les malentendus du début. Et, souvent, de heurts en heurts, de malentendus en malentendus, on finit par ne plus se comprendre du tout, tout comme dans un ménage où chaque partenaire est persuadé qu'il a raison et seulement raison. Et c'est la séparation.

Mais, fort heureusement, les collaborateurs des sections de la Croix-Rouge suisse qui furent appelés à s'occuper de ces jeunes Hongrois surent faire preuve de patience, de compréhension, d'indulgence aussi à l'égard de ces déracinés. Ils mirent tant de cœur à les entourer, tant de bonne volonté à tâcher de les comprendre qu'aujourd'hui les résultats positifs qui ont été obtenus dans bien des cas compensent les quelques échecs inévitables hélas.

*

Rappelons que c'est en janvier 1957 que la Division de police du Département fédéral de justice et police confiait à la Croix-Rouge suisse, d'entente avec l'Office central suisse d'aide aux réfugiés, l'assistance de ces jeunes Hongrois isolés « nés en et après 1940 ». Notre service du Secours aux enfants — secrétariat général et sections — fut chargé des tâches pratiques découlant de cette mission.

Il fallut près d'une année pour établir le contact avec les quelque 500 adolescents, garçons et filles, touchés par cette réglementation. A fin 1957, 308 étaient confiés à l'assistance de la Croix-Rouge suisse et 63 à celle d'autres œuvres de bienfaisance ou d'offices d'assistance.

Certains furent placés dans des écoles, d'autres en apprentissage. Quelques-uns, qui entendaient gagner leur vie sans parfaire leur formation, furent placés d'emblée comme ouvriers et manœuvres.

Au cours des ans, un certain pourcentage de ces jeunes gens et jeunes filles sont repartis en Hongrie et en Autriche, d'autres ont exprimé le désir d'émigrer outre-mer pour rejoindre des parents, quelques-uns sont décédés.

Il est indubitable que plusieurs n'ont pu s'adapter à nos us et coutumes, que d'autres ont dû être confiés à des maisons de rééducation. La majeure partie néanmoins ont « bien tourné » après avoir donné il est vrai plus ou moins de fil à retordre à ceux qui étaient appelés à les suivre.

Un grand nombre purent être « libérés » de notre assistance en 1960 soit après avoir atteint leur majorité et parce que aptes à subvenir eux-mêmes à leurs besoins.

A fin 1961, un tiers restent inscrits aux rôles de nos sections, soit qu'ils n'aient pas encore 20 ans révolus, soit qu'ils n'aient pas achevé leur formation professionnelle.

*

La section de Lausanne pour sa part, avait à s'occuper de 52 « cas » au début de l'action. Aujourd'hui, ces 52 ne sont plus que 12. Les contacts n'en sont pas moins maintenus avec les « anciens » qui, comme de grands

enfants qu'ils sont toujours, éprouvent parfois le besoin de venir vider leur cœur ou de solliciter un conseil, une aide auprès de ceux, de celles qui, pendant si longtemps, se sont occupés d'eux comme l'auraient fait les parents dont ils sont privés et dont, comme tous les « grands » enfants, ils reconnaissent aujourd'hui la bonté et la sagesse.

Et si nous allions à leur rencontre, à ces Ferenc, à ces Miklos et à ces Laszlo qui travaillent, vivent, étudient, côte à côte avec nos Jean-Pierre, à nos André et nos Michel?

Nous allons les trouver dans les ateliers les plus divers: de mécanique, de serrurerie, de ferronnerie, de ferblanterie, de menuiserie, parmi les tôles, les copeaux de bois, les lampes à souder, les mille bruits du travail.

*

Un chiffon noir de cambouis dans les mains, Miklos — Nicolas — nettoie une « vespa ». Après quatre mois d'école primaire — c'était terrible, il ne comprenait rien du tout — il est entré en apprentissage. Cela a duré quatre ans. Majeur depuis quatre mois — tout va par quatre chez lui! — il a passé dernièrement ses examens avec une moyenne des plus honorables, malgré toutes les fautes d'orthographe que contenaient ses « écrits ». Attaché à son patron, il est resté à son service en qualité d'ouvrier assujéti. Il aime son métier, travaille avec bonne humeur. Son rêve: de mécanicien sur motocyclette qu'il est, devenir mécanicien sur autos... Et plus tard sur avions, peut-être? Non, à cela Miklos ne songe guère. Les autos, cela suffira. Il sera pleinement satisfait, heureux. La vie ne pose pas de problème à Miklos. Retourner en Hongrie? Peut-être... un jour, mais en vacances seulement, pour revoir ses parents avec lesquels il correspond régulièrement. Non, désormais il est de chez nous, il s'est habitué à nos montagnes, à notre réserve aussi et même à notre cuisine si fade!

*

Autre atelier, autres « anciens ». Un atelier bruyant, flambant, de serrurerie, celui-ci, où il n'y a pas mèche de s'entendre. Nous y trouvons Györy — Georges — et Ferenc — François. Vingt et vingt-et-un ans respectivement. Oh! ils n'ont pas été faciles, au début, ces deux-là... Georges-la-marmotte n'aimait qu'une chose: sortir la nuit, dormir le jour. Pendant des mois l'on crut à une maladie chronique, car les fugues nocturnes ne figuraient pas au dossier officiel. Georges a été définitivement guéri de sa maladie du sommeil lors du séjour qu'il fit à Leysin aux « Airelles », le home que la Croix-Rouge suisse avait ouvert à l'intention précisément de ces « impossibles » dont on ne savait que faire, qui ne tenaient nulle part, qui s'enfuyaient de chez le paysan où on les avait placés, de l'usine, de l'atelier. Qui s'enfuyaient... puis revenaient, s'amendaient, puis... recommençaient! Maintenant? Maintenant, cela va très bien. Evidemment, évidemment, Georges ne dit pas que ce soit agréable de se lever chaque jour à six heures pour être à son poste à sept. Mais... il va se coucher tôt, désormais et un patron comme le sien, il n'y en a sûrement pas deux comme cela dans tout Lausanne et peut-être bien dans tout le pays... Györi fait chambre commune avec son ami Ferenc qui le tire du lit au besoin. Leur rêve? Louer ensemble un petit appartement où ils pourraient de temps à autre popoter un goulasch à leur façon.

Sage et raisonnable pour deux actuellement, Ferenc a eu aussi ses heures difficiles! A quatorze ans, en

Hongrie, il travaillait à la mine. A son arrivée en Suisse, il exprima le désir de devenir cuisinier. Et ce n'est pas par manque de goût pour le métier qu'il a filé un beau jour, abandonnant casseroles et spatules. Non, mais un copain lui disait qu'en France la vie serait plus belle que derrière ses fourneaux. Nos compères arrivent à Marseille, sans le sou, sans papiers, ils se font arrêter, reviennent en Suisse l'oreille basse. Aujourd'hui ils sont fiers Györi et Ferenc. Trois ans déjà qu'ils sont dans la même place et ne songent même pas à en changer. Que trouveraient-ils de mieux ailleurs?

*

Nous trouvons Laszlo parmi des tôles, ondulées ou non. Laszlo ne terminera son apprentissage que dans un an. Lui aussi aime son métier, et de grimper sur les toits, par n'importe quel temps ne lui fait pas peur, jamais. Laszlo est stable depuis deux ans, stable au travail, stable dans la vie, car il a trouvé une seconde famille et un patron compréhensif. Auparavant? Mieux vaut n'en point parler... Pas de semaine sans que Laszlo n'en fasse « une »...

— Un bon gars, dit son patron. Certes de temps à autre il « grinche »... mais qui ne « grinche » jamais? Je vous le demande.

Laszlo faisait partie du groupe d'adolescents accueillis et placés en Suisse par les soins de la Tribune de Lausanne. menteur, agressif, désobéissant, il était si insupportable que la famille qui l'avait reçu à bras ouverts l'a « rendu » d'une minute à l'autre. Heureusement, la Croix-Rouge suisse était là qui le prit en charge. Aujourd'hui Laszlo ne ment plus, vous regarde droit dans les yeux pour vous avouer que l'autre semaine il n'a pas été sage; obéit, suit les conseils qu'on lui donne. Et, avec un sourire radieux, il nous explique par le menu les secrets de ses tôles et les divers aspects du métier de ferblantier-couvreur, bien plus délicat que celui d'installateur sanitaire.

Car qu'ils l'aient choisi de plein gré ou sur les conseils qu'on leur a donnés, tous nos Ferenc et nos Laszlo aiment leur métier. Etant pour la plupart des enfants de milieux ouvriers, ils sont heureux d'exercer un métier manuel.

*

Certains toutefois sont issus de familles d'intellectuels; plus doués pour l'étude que pour les travaux manuels, ils ont été mis en mesure d'apprendre une profession répondant à leur goût. Ainsi le benjamin des « pupilles vaudoises » de la Croix-Rouge suisse qui n'avait que 11 ans à son arrivée; âgé maintenant de 15 ans, il va au collège et se prépare assidûment à passer sa maturité. Suivre l'enseignement secondaire dans une langue qui n'est pas la sienne, certes ce n'est pas si facile que cela! Mais il « bâche » et sait sacrifier le plaisir à l'étude. C'est pourquoi d'ailleurs, il doit nous quitter maintenant: « encore trois heures de « devoirs » à faire pour demain, vous comprenez? » Sa branche préférée? La littérature, les romans de chevalerie en particulier! Il connaît par cœur la Chanson de Roland et s'émeut à la lecture des aventures de Perceval.

Et laissant notre studieux écolier à ses cahiers et à ses romans de chevalerie, nous poursuivrons quant à nous notre « quête du Graal » en allant rendre visite aux « Neuchâtelois ».

Autre canton, autres habitudes, autres caractères. Autres expériences aussi.